

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

traductions d'A. Markowicz

La Lamentable Tragédie de Titus Andronicus

La Vie et la Mort du roi Richard II

La Vie de Timon d'Athènes

Troïlus et Cressida

La Tragédie d'Othello, le Maure de Venise

Mesure pour mesure

Macbeth

Hamlet

Le Roi Richard III

Comme il vous plaira

traductions d'A. Markowicz et F. Morvan

Le Songe d'une nuit d'été

traduction de F. Morvan

Le Roi Lear

WILLIAM SHAKESPEARE

La Tempête

Traduit de l'anglais par
André Markowicz

Préface et collaboration de
George Hugo Tucker

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Titre original
The Tempest

Deuxième édition revue et corrigée

© 2013, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac - 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-377-8

Première édition

© 2004, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
ISBN 978-2-84681-080-7

*Cette traduction a été créée pour la première fois le
24 février 2004 au Dôme théâtre d'Albertville dans
une mise en scène de Béatrice Bompas.*

Avec :

ALONSO : Christophe Noël
SÉBASTIAN : Adeline Benamara-Lipman
PROSPÉRO : Laurent Chouteau
ANTONIO : Cédric Veschambre
FERDINAND : Julio Guerreiro
GONZALO : Julien Rocha
ADRIAN : Sandra Trambouze
CALIBAN : Stéphane Kordylas
TRINCULO : David Fernandez
STÉPHANO : Raphaël Fernandez
MIRANDA : Marie Forissier
ARIEL : Pascal Jehan

Scénographie : Chantal Guinebault-Szlamowicz

Musique : Christophe Serpinet

Présence sonore : André Markowicz

Travail sonore : Christian Malfray

Costumes : Caroline Juy

Lumières : Serge Lattanzi

Son : Bérangère Motch

Construction décor : F. Bouilloux, T. Collet, H. Forgeron

Production : compagnie de la Commune, Le Dôme/théâtre
d'Albertville, le centre culturel de la Ricamarie, Villeurbanne
Spectacles Vivants salle Gérard Philipe, la Comédie de Saint-
Étienne/CDN

Avec le soutien du théâtre municipal de Roanne, du conseil
régional Rhône-Alpes, du réseau de villes, de la ville de Saint-
Étienne, du conseil général de la Loire, du ministère de la
Culture et de la Communication/DRAC Rhône-Alpes

PRÉFACE

Sache cela, par un hasard étrange,
La Fortune, aujourd'hui ma chère dame,
A jeté mes tyrans sur ce rivage.

Prospéro, acte I, scène II.

Toutes choses, dict Platon [*Les Lois*, livre X], sont produites par la nature, ou par la fortune, ou par l'art ; les plus grandes et plus belles, par l'une ou l'autre des deux premières ; les moindres et imparfaites, par la dernière.

Montaigne, *Essais* I, xxxi, « Des Cannibales ».

Jouée devant la cour de Jacques I^{er} par les « King's Men » en 1611, à la Toussaint, puis, en 1612 et en 1613, pour les fiançailles et pour le mariage de la princesse Élisabeth, fille du roi¹, *La Tempête* fut publiée, pour la première fois, dans l'édition in-Folio des pièces de Shakespeare de 1623 – recueil, où, de surcroît, elle figure en vedette, en tête. Dernier ou avant-dernier fruit du génie shakespearien (avant *Henri VIII*), cette comédie-féerie tragi-comique et pastorale se situe, on le sait bien, dans la mouvance de plusieurs intertextes importants de l'époque et de la tradition

1. Voir Frank Kermode (éd.), « Introduction », *The Tempest*, The Arden Shakespeare, 6^e édition (Methuen, 1964), p. xi-xciii (p. xx-xxii).

classique. Dont, certes, les récits de voyage au Nouveau Monde, et, plus précisément, ceux, anglais, de découverte et de naufrage aux îles Bermudes (1609-1610) – récits, dont la matière est transposée, pourtant, chez Shakespeare, au sein même de l’ancien monde, en pleine Méditerranée². Mais le dramaturge anglais ne manque pas non plus d’exploiter la réflexion et l’imaginaire quasi utopiques de l’essai « Des Cannibales » de Montaigne (dans la traduction anglaise de Florio, publiée en 1603) – essai dont le passage célèbre traitant les « lois naturelles » des « nations » dites « barbares » (et donc regrettant « la douce liberté des premières lois de nature », comme le fait la préface même de *Essais*)³ pour servir de riposte à Platon, est cité presque mot à mot par le vieux conseiller Gonzalo, mais doté chez ce dernier d’un lyrisme et d’un enthousiasme presque délirants (acte II, scène 1)⁴.

On doit même parler, peut-être, selon la critique shakespearienne, de l’intrigue fantastique de certaines pièces italiennes de la *commedia dell’arte*⁵, ainsi,

2. Voir Kermode (éd.), « Introduction », p. xxvi-xxix.

3. Montaigne, *Essais* I, « Au lecteur ».

4. Voir Kermode (éd.), « Introduction », p. xxxiv-xxxviii – et, plus récemment, Frank Lestringant, *Le Cannibale : grandeur et décadence*, coll. « Histoire et décadence » (Paris, Perrin, 1994), p. 167, pour qui il s’agit bel et bien, chez ce Gonzalo « ébahi et gâteaux » d’une « rêverie sénile » « démentie » par ce « Caliban, dont le nom est l’anagramme de « Canibal’ » (comparer Kermode, *op. cit.*, p. xxxviii). Voir aussi, plus bas, la note d’André Markowicz, *ad loc.*

5. Et surtout d’un « scénario » intitulé, *Li Tre Satiri*, où il est question également d’un mage, habitant d’une île, et d’un complot contre lui ; à ce sujet, voir Kermode (éd.), « Introduction », p. xx-xxi, lxvi-lxix.

bien sûr, que du naufrage d’Énée et de ses compagnons sur la côte de Carthage (dans le premier livre de l’*Énéide* de Virgile). La rencontre, dans le paysage carthaginois, de ce prince troyen avec sa mère-déesse, Vénus, déguisée en jeune chasseresse – mi-apparition miraculeuse, mi-comédie burlesque –, se prête également dans *La Tempête* (acte I, scène 11) à une paraphrase en vers, pour faire parler le jeune prince Ferdinand de son émerveillement devant cette autre fille-« déesse » « admirable » qu’est Miranda. De même, en effet, que Shakespeare a puisé chez Ovide (*Métamorphoses* VII, 197-209) – dans le discours d’une Médée attendrie et adoucie, qui invoque sa propre pratique de sorcière pour aider le père agonisant de son époux Jason – le modèle littéraire du renoncement célèbre de Prospéro à ses « sortilèges » et à sa « vengeance » à lui (acte V)⁶.

Dans *La Tempête* on a affaire donc à un véritable palimpseste de la culture cosmographique, philosophique et littéraire de la Renaissance – palimpseste où le monde des modernes se superpose à celui des anciens.

Par sa richesse et par sa complexité, cette pièce célèbre résiste aux interprétations réductrices ou univoques – soit historiques, soit allégoriques – de la critique. On a eu beau en faire, d’une part, un simple drame politique, où Prospéro, en tant que roi-« mage », aurait représenté Jacques I^{er} lui-même, ou, d’autre part

6. Source, que Shakespeare a connue également dans la traduction anglaise de Golding (1567) ; voir surtout Kermode (éd.), *op. cit.*, p. 147-150.

(dans la tradition critique du XIX^e siècle), une simple allégorie métatextuelle de l'écriture ou du théâtre, ou encore, celle du colonialisme. Plutôt, cette pièce, ancrée dans son temps, mais d'une portée bien plus large, et presque insaisissable – parfois frôlant l'allégorie morale, alchimique ou philosophique, ainsi que l'écriture du sublime –, se construit sur une série d'oppositions paradoxales (et traditionnelles) qui ne permettent pas au spectateur de trancher. Dans *La Tempête* s'affrontent et se complètent le bien et le mal, la magie et la sorcellerie, la charité et la cruauté, la Providence et le hasard, le destin et la fortune, le beau et le difforme, l'esprit et le corps, l'art et la nature, la prétendue civilisation et la « sauvagerie », l'obéissance et la révolte, le pardon et la vengeance, la maîtrise de soi et le désordre des passions, la chasteté et la luxure, la liberté et la servitude, la mer et la terre, l'air et la terre, l'enceinte d'une île et les rivages lointains d'une patrie perdue, la hantise du souvenir et la révélation de la nouveauté, la jeunesse et la vieillesse, l'amour et la haine, l'exil et le retour. Et cet « exil »-ci y est conçu non pas tout simplement comme une réalité politique (celle de la chute, relégation et restauration de Prospéro, duc de Milan) ou géographique (celle du voyage et du naufrage malchanceux du frère usurpateur, et de son nouveau suzerain non moins coupable, roi de Naples), mais aussi, de façon métaphorique, comme le propre de la condition de l'homme sur terre – autrement dit, de l'acheminement pénible de ce dernier vers la vertu, vers le salut, vers la mort. Car

[...] nous sommes de l'étoffe
Dont les rêves sont faits, et notre vie
Infime est entourée par un sommeil.

(Prospéro, acte IV)

L'« île » de Prospéro, lieu théâtral par excellence, permet à l'auteur, certes, de circonscrire l'action de sa pièce, en respectant, chose insolite, les unités classiques du temps et du lieu. Mais si elle constitue ainsi un espace privilégié et enchanté, celui de l'*illusion comique*, elle n'en représente pas moins celui fictif et idéalisé d'un lieu d'exil, voire d'un bannissement dans une île (d'une véritable *relegatio ad insulam*), source paradoxale de bonheur plutôt que de malheur, parce que porteur d'un enseignement moral et philosophique. Du moins, pour certains d'entre les protagonistes de la pièce. De plus, pour les hommes et les femmes de la Renaissance, imbus de l'antique *topos* religieux (surtout augustinien) et philosophique (stoïcien et platonicien) de l'*homo viator*, cet espace-« île »-là symbolise surtout le monde terrestre, à la fois lieu d'exil et *patrie* provisoire de tous. Dans l'essai de Plutarque « Du bannissement, ou de l'exil », traduit en français par Jacques Amyot (1572), le moraliste grec, en commentant Empédocle (et en faisant écho à Platon), fait de l'âme humaine – de l'être humain – un naufragé qui s'accroche (à tort) aux rochers de ce monde-île, « battu » par la tempête de la mer-cosmos qui l'entoure.

Et Empedocles au commencement de sa Philosophie,
Il y a loy de necessité stable,
Decret des Dieux ancien immuable, [...]
Par ceste loy je suis ores banny,
D'avec les Dieux, errant parmy le monde :
 Ce n'est pas de luy seul [Empedocles], mais de nous tous apres luy, qu'il nous declare tous en ce monde passagers, estrangers & bannits : [...] la generation de l'ame qui vient d'ailleurs icy bas, il la desguise du plus gracieux nom qu'il peut, l'appellant un bannissement & relegation hors de son païs, mais à la vraye verité elle vague & erre, chassée par les divines loix & statuts, jusques à ce qu'elle vienne à estre attachee à un corps, ne plus ne moins que l'ouystre à quelque roc en une Isle fort battue des vents & des undes de la mer tout à l'entour, [...] ⁷

Voire, cette « âme » déchue, humaine, « exilée », ne se connaît même plus,

pource qu'elle ne se recorde, ny se souvient point de quel honneur, & de quelle beatitude elle est transferee [...] pour avoir changé la demeure du ciel & de la lune à la terre, & à la vie terrestre, là où elle se courrouce & trouve estrange si elle change un petit lieu à un autre, [...] ⁸

7. Plutarque, « XXII. Du Bannissement, ou de l'exil » [*Moralia*, 599A-607F *De exilio*], dans *Les Œuvres morales & meslees de Plutarque*. Trad. J. Amyot. 2 tomes (Paris, Michel de Vascosan, 1572) – t. I, ff. 124 r°-130 r° (ff. 129 v°-130 r° [*Moralia* 607D-E]).
 8. *Ibid.*

– tels, en effet, les nouveau-naufrogés de *La Tempête*, qui n'en finissent pas moins (du moins au dire du bon conseiller Gonzalo) par se retrouver « quand nul homme n'était lui-même » (acte V).

Lieu privilégié et potentiellement salutaire donc que cette « île » allégorique, théâtre du monde, mais, en même temps, abri peu sûr, foncièrement illusoire, provisoire et peu stable. Ce monde-« île » « instable » de la morale et de l'iconographie chrétiennes du Moyen Âge et de la Renaissance – symbole traditionnel de la vie terrestre (et véritable île-navire flottant parmi les vagues d'une tempête cosmique) – avait figuré, par exemple, parmi les emblèmes de Gilles Corrozet (1540) :

Le monde en une isle porté
 Sur la mer tant esmeue & rogue,
 Sans seul gouvernal nage & vogue,
 Monstrant son instabilité ⁹.

Dans ce « monde » à la fois « beau » (*brave*) et périssable, soutenu par Prospéro et par sa magie – qui semblent y jouer le rôle de Dieu lui-même –, le parcours existentiel et moral de nos protagonistes (leur redécouverte d'eux-mêmes et du chemin de leur éventuel retour, ou de leur emprisonnement perpétuel) se

9. G. Corrozet, « Le monde instable », emblème 46, dans son *Hecatographie. C'est à dire les descriptions de cent figures & hystoires, contenant plusieurs Appophtegmes Proverbes, Sentences & dictz tant des Anciens que des modernes*. Paris, Denys Janot, 1540 [puis ré-imprimé et revu 1541, 1543, 1544].